

LES IMPRUDENTS

OLIVIER BERTRAND

LES IMPRUDENTS

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141310-6

© Éditions du Seuil, mars 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Aimé Thibon

Prologue

C'est une histoire que je connais depuis toujours. Le 3 mars 1944, tous les habitants d'un hameau ardéchois ont été exécutés parce qu'ils avaient caché des résistants. Un de ces « petits massacres » oubliés de l'hiver 1943/1944, comme disent des historiens. Les Allemands sont venus à l'aube, ils ont fusillé les hommes, les femmes, les enfants. Dans ce hameau-là il y avait quinze habitants, mais on a retrouvé seize corps. Qui était ce seizième homme ? Qu'était-il venu faire dans ce trou perdu ? Je crois que personne n'a jamais vraiment cherché à le savoir. Je l'ai toujours entendu appeler « l'Inconnu des Crottes » (c'est le nom du hameau, cela veut dire les grottes en provençal).

Je viens de là. Enfin ma famille vient de là. De ce hameau des Crottes, qui dépend de Labastide-de-Virac, village où je passais, enfant, toutes mes vacances. Les Laborie ont vécu là des siècles. Mon arrière-grand-père, Joseph, se louait « pour paysan » avant la Première Guerre. Puis il a laissé un pied sur une mine, en octobre 1915 dans la Somme. Il a quitté son régiment pour un hôpital de la région parisienne, où une infirmière bénévole s'est occupée de lui. Henriette Mellot avait 28 ans. Elle était issue de la bourgeoisie commerçante de La Varenne-Saint-Hilaire, à côté de Paris.

Ils sont tombés amoureux, elle s'est mariée contre l'avis de sa famille, pour suivre son paysan en Ardèche, où elle a crevé la misère.

Quand j'étais enfant, nous passions voir Henriette aux vacances. Elle était devenue aveugle. Pour nous reconnaître, elle passait sur nos visages une main décharnée, très douce, pas une main de paysanne : « Toi, tu es Olivier. »

Avec sa solde de démobilisation, Joseph s'est acheté une paire de bœufs. Il se serait loué avec eux pour travailler la terre des autres, un paysan boiteux plus deux bœufs, cela fait beaucoup plus qu'un paysan boiteux tout seul. Mais un matin, en ouvrant la porte de sa grange, Joseph a trouvé ses bêtes sur le flanc. La grange grouillait de vipères. Un sac de toile traînait au sol. Quelqu'un avait empoisonné ses bœufs. J'ai souvent entendu mon père raconter cette histoire, qui expliquait l'exil, la pauvreté. Elle me plaisait. Elle était romanesque. Je ne sais pas si elle est vraie.

Dans les années trente, les parents d'Henriette ont trouvé un emploi de cantonnier pour Joseph, à Paris. Les Mellot descendaient de vigneron de la Loire, ils tenaient une boutique de vins fins, rue du Bac. J'ai découvert ces origines avec ce livre. Joseph a tenu quelques mois à Paris, puis en cachette d'Henriette il a écrit au maire de son village, Étienne Bourelly, un exploitant forestier, pour lui demander s'il le ferait travailler, s'il revenait à Labastide. Bourelly a répondu d'accord, et les Laborie sont rentrés. Joseph a travaillé comme charbonnier et bûcheron, avant de devenir le garde champêtre de Labastide. Ils pouvaient difficilement nourrir quatre enfants, alors les deux aînées sont restées en région parisienne.

La deuxième fille de Joseph et Henriette s'appelait Yvette. C'était ma grand-mère. Elle est née aux Crottes en 1920, mais a été élevée à La Varenne, chez un oncle, expert-comptable. Avec son épouse, ils n'avaient eu qu'une fille, morte à 3 ans en se piquant à un rosier. Ils ont choyé Yvette. La fille de paysans a reçu une éducation soignée. Cela fabrique des passe-muraille, qui ne se sentent légitimes nulle part. Cultivée, élégante, Yvette est devenue chapelière, et a rencontré à la fin des années trente un bel homme, Roger Bertrand.

Je n'ai jamais connu ce grand-père. Je n'ai de lui qu'une photo noir et blanc, sur laquelle il ressemble à Errol Flynn, large sourire et fine moustache bordant la lèvre supérieure. Il est mort très jeune, de la tuberculose, après avoir eu avec Yvette deux fils, dont mon père, Claude Bertrand.

Yvette et Roger se sont mariés, et se sont réfugiés à Labastide-de-Virac, dès que la guerre est venue. Ils y ont passé les premières années du conflit, avant de remonter en région parisienne, probablement quand la zone Sud a été envahie. J'imagine ce jeune couple, parisien, chic, débarquant dans ce coin très isolé. Je ne l'ai pas encore précisé, mais Labastide-de-Virac est un très beau village. Enfant, je pensais avoir beaucoup de chance de venir de là. J'adorais le calcaire très clair, presque bleuté dans ma mémoire, des pierres saillantes. Le mortier sableux qui les retenait. J'aimais les odeurs, les ruelles. Les paysages de garrigues tout autour du village dominant. La silhouette trapue du château protestant, dont les tours avaient été rasées à la fin des guerres de religion, pour mater la Réforme. Cela lui donnait une silhouette austère. J'aimais l'idée d'un château incomplet, alors que je passais des heures dans le Larousse, page « Château », à me promener sur les chemins de ronde

et le donjon. Les propriétaires ont fait reconstruire récemment les deux tours et les deux tourelles. Il est plus fin, plus classique. Beaucoup moins mystérieux. Les Crottes sont à trois kilomètres.

Ma grand-mère ne m'a jamais parlé du massacre. C'est mon père qui m'a conduit là-bas, très tôt. Le hameau était abandonné. Tout m'impressionnait. Le silence. Les ombres. Celles d'une ruelle sous une voûte qui relie les deux corps d'une ferme. Les figuiers avaient crevé les sols. Ils poussaient au milieu des maisons. Leurs branches ressortaient par les fenêtres, elles semblaient appeler à l'aide. Je me revois sur la pointe des pieds regarder par une vitre voilée de poussière la vaisselle du dernier petit déjeuner, brisée au sol. Je me revois, et pourtant je ne sais plus si j'ai réellement vu cette scène. Ou si mon imagination l'a inventée. Nos mémoires se construisent sur du sable.

Aucun habitant des Crottes n'a survécu au massacre. Comme il s'est déroulé à huis clos, personne n'a jamais témoigné. C'est du moins ce que je pensais, avant de commencer ce livre. Une épaisse chape de silence s'est posée sur la vaisselle brisée. Les habitants évitaient de parler des Crottes, d'y aller. Mon père m'a seulement raconté qu'un an après le massacre, il y est retourné avec sa mère, il avait 5 ans, c'était en mars 1945. Des coquelicots avaient poussé, cela formait une bande rouge, juste à l'endroit où les corps s'étaient affaissés. Je lui en ai reparlé l'autre jour. Il n'est plus certain d'avoir vu cela. D'être retourné si tôt aux Crottes. Et puis les coquelicots poussent rarement début mars.

Nos histoires familiales ressemblent à des tapisseries mangées, qu'il faut recoudre, compléter, pour comprendre certaines scènes, réparer nos mémoires imparfaites.

PROLOGUE

Je me suis toujours demandé qui était l'inconnu, fusillé à l'aube avec ces paysans, dans ce hameau perdu. Que venait-il faire là ? Avec le temps, je lui ai inventé mille identités. Résistant. Allemand. Voleur. Déserteur. Amant d'une paysanne que des soldats auraient surpris, à l'aube du 3 mars 1944. Il est mort sous X, aurait pu passer toute sa mort dans l'anonymat, il ne s'en serait pas plaint. Cela le rendait universel. Mais pourquoi personne n'a-t-il jamais cherché à savoir ce qu'il faisait là ? Pourquoi n'a-t-on pas essayé de lui rendre son identité. Que cache ce silence ?

Chapitre 1

Ce que j'en sais

Ce matin de mars il fait froid, dans le cimetière de Labastide-de-Virac. Une trentaine d'habitants sont réunis, je ne les connais pas tous, je viens rarement en mars. Nous formons un demi-cercle, autour de six tombes modestes, tabliers de ciment serrés les uns contre les autres. Des plaques, sur les gravillons, indiquent les noms de cinq familles. La sixième tombe, à gauche, est plus étroite. Elle ne porte aucune plaque, aucun nom. Juste un petit vase, avec un bouquet de fleurs blanches et rouges, en plastique.

Les discussions forment un murmure, qui s'éteint doucement. Un silence profond s'installe, troublé par le chant d'un oiseau dans un cyprès. Soudain il se tait, lui aussi. Comme s'il sentait qu'il se passe quelque chose d'inhabituel. Le maire se met à égrener des noms, et le village ponctue chacun d'un chœur sourd. «Lucien Boyer» : «Mort pour la France». «Madeleine Boyer» : «Morte pour la France». «Georges Boyer» : «Mort pour la France». Je regarde les tombes, les habitants en demi-cercle, est-ce qu'ils frissonnent eux aussi ? «Jules Brunel» : «Mort pour la France». «Joséphine Brunel» : «Morte pour la France». J'entends le fracas des soldats au lever du jour. «Adrien Manificier», «Madeleine Manificier», «Georges Manificier», des cousins

de ma grand-mère, «Morts pour la France» également. J'imagine les enfants que l'on essaie de rassurer au milieu des cris allemands. «Jean-Marie Alcaïni», «Philippe Alcaïni» : «Morts pour la France». Et les Galizzi, Teresa, Noël, leurs enfants, Antoine, Michel, Jacques. «Morts pour la France» eux aussi. Enfin, le maire conclut : «Un inconnu», et le village murmure : «Mort pour la France». Alors, les larmes que je retenais roulent lentement sur mes joues, je les essuierai furtivement, comme on fait parfois au sortir d'une salle de cinéma.

*

Tout ce que je sais de ce massacre tient en très peu de lignes. Un soir de fin janvier 1944, des résistants sont arrivés à Labastide-de-Virac. Ils disaient être le maquis Bir-Hakeim, ils n'étaient pas d'ici, ils avaient besoin d'être planqués. On leur a d'abord prêté une ferme, près du hameau des Crottes, le mas de Serret. Ils y sont restés près d'un mois, puis des SS ont attaqué une première fois, le 26 février 1944, à la suite sans doute d'une dénonciation. Les résistants se sont défendus avant de battre en retraite, par les gorges de l'Ardèche. Les Allemands ont alors incendié la ferme et ils sont repartis. Quelques-uns des maquisards sont revenus, on les a cachés cette fois dans une maison des Crottes. Les Allemands ont attaqué de nouveau, le 3 mars 1944 à l'aube. Les maquisards étaient repartis la veille, alors ils ont tué les paysans et leurs enfants, seul le fils Boyer, Georges, a réussi à fuir, mais ils l'ont rattrapé et tué. Le lendemain, on a retrouvé seize corps. Pour quinze habitants. Personne n'a jamais su qui était l'inconnu. On a enterré tout le monde au cimetière

de Labastide. On a posé une plaque aux Crottes, en hommage aux victimes «de la barbarie nazie». Et construit un monument au cimetière, pour les seize martyrs «massacrés le 3 mars 1944». Ensuite, on a cessé de parler de ça, pas d'y penser.

C'est tout ce que je sais, je crois, avant de commencer ce livre.

*

Mon père n'a passé que ses premières années à Labastide, pendant la guerre. Il est venu s'y installer à la retraite, après la mort de ma mère, en achetant une petite maison à côté de celle d'une cousine Paulette Pianetti. C'est à elle que j'ai parlé en premier de mon envie d'écrire cette histoire, de découvrir qui était l'inconnu. Quand j'étais enfant, je pensais que Paulette était une sorcière: elle est coupeuse de feu, a le don d'apaiser les brûlures, en faisant des signes mystérieux, sans même toucher la peau des gens. Je l'ai vue faire un jour. Nous étions en vacances dans la maison d'une tante, l'ancienne grange de mon arrière-grand-père Joseph, sur les hauteurs du village. Ma mère préparait le repas, soudain elle a trébuché, elle a mis son bras en avant pour se protéger, il est tombé à plat sur la plaque électrique, rouge vif. Je me souviens du cri, du bruit de la brûlure sur la peau de ma mère. Mon père a couru chercher Paulette, qui a fait les signes mystérieux, en frôlant la plaie. Ma mère, agnostique et matérialiste, ne croyait pas un instant que l'on puisse guérir une blessure par un fluide invisible. Mais la douleur s'est atténuée, elle a disparu doucement. Une semaine plus tard il ne restait aucune trace de la brûlure. Ma mère est restée

agnostique, matérialiste, mais elle a reconnu les pouvoirs de la cousine de mon père.

Paulette m'a dit : « C'est bien. Si quelqu'un doit écrire ce livre c'est toi. » Je pense qu'elle voulait dire « toi tu es journaliste, c'est ton métier de chercher et d'écrire ». Sur le coup, cela m'a fait drôle. J'étais en train de lire *Le Rapport de Brodeck*, de Philippe Claudel. L'histoire d'un homme chargé par son village d'un rapport sur le meurtre collectif d'un inconnu. Au fil des pages, je découvrais l'horreur qui avait précédé le massacre, dévasté la vie de Brodeck. Je ne savais rien des Crottes, peu de ma famille.

*

Comment démarrer une enquête sur un massacre vieux de soixante-quinze ans ? Je pensais commencer par les constatations, comme sur une scène de crime, et rechercher en archives les procès-verbaux des gendarmes, le rapport d'autopsie. Mais Paulette m'a donné un conseil. « Tu devrais commencer par aller voir René Tourre. Presque tous ceux qui savaient des choses sont morts à présent, il ne te faut pas trop tarder. Lui, il a une bonne mémoire, et il ne brode pas. »

Quand j'étais enfant, René Tourre tenait le bureau de poste de Labastide. Une silhouette voûtée dans ma mémoire. Un homme assez grand, pensif lorsqu'il traversait le village. Il semblait accaparé par un monde invisible. Ses parents avaient tenu un café, l'un des sept que comptait Labastide jusqu'à la Première Guerre (pour moins de trois cents habitants). Trois bistrotts pour les catholiques, trois pour les protestants, et le septième tenu par un vieux mécréant, le père Chambon, au-dessus de la mairie. Les appartenances reli-

gieuses (le mot n'était pas trop fort) structuraient le village. On se mélangeait peu. Le curé interdisait d'aller aux enterrements protestants, et à la tuade du cochon, les catholiques portaient le boudin ou le bout de gras à leurs parents et amis, tous catholiques. Les protestants faisaient de même entre eux. Les haines et les amitiés étaient en lien avec le temple et l'église, elles perduraient sans que les gens ne sachent plus vraiment leur origine.

Les Tourre étaient catholiques. Leur café, à côté de l'église, faisait aussi restaurant, tabac, téléphone, bureau de poste, marchand de journaux. Bref l'endroit où l'on savait tout sur tout ce qui se passait au village.

*

René Tourre habite désormais à Vallon-Pont-d'Arc, à onze kilomètres de Labastide. Dans une villa récente, à côté de chez sa fille. Il m'attend ce matin-là sur le pas de la porte, il m'a vu arriver de loin (je roule dans une Kangoo orange réformée de la DDE). Les baies vitrées de sa maison donnent sur la vigne et le chemin. René Tourre a 94 ans, une poignée de main ferme et un regard attentif. Je commence par me situer : le fils de Claude, petit-fils d'Yvette Laborie, arrière-petit-fils de Joseph... Il me coupe : « Je sais bien qui tu es, pardine ! » René Tourre est vif pour son âge. Dans sa famille, sur les dix générations avant lui, les hommes sont morts en moyenne à 84 ans, précise-t-il. Il est féru de généalogie. Je me dis que c'est un atout pour moi. S'il aime se promener dans le passé, mon projet va l'intéresser.

J'explique mon idée : je voudrais découvrir l'identité de l'inconnu des Crottes, raconter le massacre, quel était ce

maquis, qui l'avait dénoncé. Je crois que j'avais un peu fantasmé l'accueil des anciens de Labastide. Enfin, un enfant du pays (ou presque) allait raconter notre histoire, rechercher l'inconnu ! René Tourre a haussé les épaules, et il a juste dit : « À quoi ça sert de remuer tout ça ? » J'ai bredouillé la mémoire, la transmission, ce que les enfants doivent savoir, pour grandir, se construire... « Ces braves gens sont morts, laissons-les en paix », a-t-il abrégé. J'ai senti qu'il était prudent de faire machine arrière. « Parlons de Labastide avant-guerre alors, vous voulez ? »

*

Le village était beaucoup plus isolé à l'époque. Pourtant j'avais déjà l'impression d'arriver au bout du bout du monde, quand nous venions pour les grandes vacances. Nous avions quitté la région parisienne la veille dans l'après-midi, mon père avait roulé toute la nuit sur la nationale 7, en fumant la fenêtre ouverte. Avec mes sœurs, nous dormions à l'arrière, serrés les uns contre les autres. En général on se réveillait au passage de Lyon, ou de la raffinerie de Feyzin, dont les cheminées me semblaient les douaniers d'une frontière invisible, au-delà de laquelle j'entrais en vacances. On quittait ensuite la vallée du Rhône, après les baraques à nougat. On traversait le Rhône à Pont-Saint-Esprit puis une route sinueuse s'enfonçait dans une garrigue dense. Chênes verts, buis, épineux. Le maquis. Les virages se succédaient. À l'arrière, nous gardions les fenêtres ouvertes, pour guetter les signes avant-coureurs de Labastide, les odeurs de thym citronné, de lavande – quand aucun d'entre nous n'avait vomi à cause des virages.

Je n'ai jamais compté les lacets pour arriver là-haut. C'était mon village. J'aimais qu'il soit difficile d'accès. La rentrée scolaire ne viendrait jamais me chercher là. La famille de ma mère venait d'Italie, des environs du lac de Côme, je n'ai jamais pu regarder *Rocco et ses frères* sans sangloter. Mais mes racines sont ardéchoises, parce que j'y passais mes vacances enfant, que j'y ai ressenti mes premiers émois, premier baiser, premiers bals. À l'époque ils se tenaient devant la mairie, en haut du village. On dansait au milieu de la route. Quand une voiture grimait la côte, ses phares trompaient les capteurs du lampadaire, qui pensait voir le jour et s'éteignait. On s'écartait pour laisser passer l'automobile, scrutée comme une bête curieuse.

La mémoire de René Tourre est précise, colorée. Je pose peu de questions : il aime raconter, j'aime écouter. Jusqu'aux années trente, aucune route ne menait à Labastide. Un chemin de terre et de sable partait de Vallon-Pont-d'Arc au nord pour rallier Laval-Saint-Roman au sud. Le goudron n'est arrivé qu'en 1929, en même temps que l'électricité et le téléphone. Certains n'avaient jamais quitté le village. D'autres allaient, une fois par an, à Vallon, pour la foire de fin novembre. On ne voyageait alors que pour le service militaire, ou la guerre. Les grands-parents Tourre avaient voyagé, eux, jusqu'en Saône-et-Loire, pendant la Première. L'un de leurs fils avait perdu un poumon, et l'armée leur avait offert le trajet et l'hôtel pour aller le voir au Creusot. En les installant dans leur chambre, l'hôtelier avait allumé la lumière. Lorsqu'ils s'étaient couchés, le père avait demandé à la mère d'éteindre, elle avait soufflé sur l'ampoule. Ils avaient dormi avec la lumière, raconte leur petit-fils.

À partir de 1929, le village a disposé d'une belle route goudronnée arrivant de Vallon. Mais elle s'arrêtait au village. Labastide était une impasse. Pour continuer vers le sud, le Gard, il fallait emprunter la route de sable blanc. Un chemin, sur la gauche, à la sortie du village, partait en direction des gorges de l'Ardèche, du mas de Serret, des Crottes.

Je prends des notes, j'écoute. On est encore très loin de mon histoire. Je ne suis pas pressé. Les intrigues sont des prétextes. Elles permettent aux voyeurs d'ouvrir toutes les portes du couloir.

Le premier appareil téléphonique a été installé en 1929, dans le café des grands-parents Tourre. «Le zéro à Labastide». Les habitants sont venus le voir. «Comme ils avaient peur, ils confiaient leurs histoires à ma mère. C'est elle qui demandait le numéro, puis elle parlait pour eux.» Le père Pradier, un vieux vantard qui avait fait partie du corps expéditionnaire à Salonique pendant la Première Guerre, racontait qu'il y était «téléphoniste». Mais quand la mère Tourre lui a tendu le combiné, la première fois, il s'est mis au garde-à-vous, l'appareil au bout d'un bras, tenu raide le long de son corps. Il a crié dans le vide : «Allô ?» Le père Tourre a soupiré : «Mais il te faut le porter à ton oreille, cougourde [courge], si tu veux entendre !»

Le village n'était «pas très imaginatif», soupire René Tourre. On reproduisait ce que faisait le papet, qui avait fait comme son papet. Un village roublard en revanche. Les parents Tourre commandaient en douce des fioles d'extrait de pastis à un distillateur de Nîmes, qui les leur envoyait dans un paquet adressé à la poste, sans aucun nom. Ils tenaient le bureau, savaient que c'était pour eux. Le père faisait ses dosages. Le meilleur pastis de la région, dit son fils. Ils en



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 141310 (XXXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

